

bientôt fait. La première chose qui frappe le nouveau-venu, c'est un énorme foyer bien alimenté, dont la flamme s'élève à plusieurs pieds. Une ouverture pratiquée au toit permet à la fumée de sortir quand elle le juge à propos : c'est tout à la fois, la fenêtre et la cheminée. Tout autour du feu sont rangés nos chers jeunes gens, causant et s'amusant ensemble. Quoiqu'en général, nous soyons désireux d'enx, ils sont quelquefois si surpris de notre arrivée inattendue, et tout à la fois si frappés de cette pensée : — *Des prêtres dans notre chantier!* !.... que tout stupéfaits, ils nous laissent entrer sans trop se mettre en peine de nous témoigner s'ils sont bien aises ou non de nous voir... Leurs larges épaules, leur maintien noble et assuré, joint à un certain air d'indépendance, nous annoncent d'avance que les arguments faits à coups de poing ne les embarrassent guères : aussi bien loin de pré luder par ce mode d'argumentation, avons-nous soin, en les abordant, de les saluer le plus amicalement possible, en échangeant de grosses poignées de main... Ces premières démonstrations de joie et d'amitié terminées, en attendant le souper, on cause amicalement sur des sujets plus ou moins graves. C'est là surtout le moment de mettre en pratique ce grand conseil de St. Paul, *se faire tout à tous*, pour gagner à Dieu des cœurs qui ne l'ont que trop longtems méconnu.

Cependant tout occupé à nous préparer à souper, le *cook*, qui a mission pour cela, et qui en a les insignes largement marquées au front, dépose sur le quarré du foyer un plat de *lard bouilli*, un autre de patates, enfin une tasse de thé complétant le service, et gaiement il nous annonce que tout est prêt. Nous nous mettons à table et nous mangeons d'assez bon appétit. Nos jeunes gens qui nous voient user des mêmes mets qu'eux, et avec les mêmes cérémonies qu'eux à peu près, seulement un peu plus gauchement, en sont tout heureux, et nous font voir qu'ils savent apprécier nos sacrifices.

Le souper pris, on cause encore quelque tems... ; puis vient un exercice de chant de cantiques, qui dure environ trois quarts d'heure. C'est à la suite de cet exercice qu'un de nous fait une instruction sur le salut... "Mais quoi ! me direz-vous prêcher dans cette espèce de caveau ! passe dans une Eglise en présence d'un auditoire brillant ; mais prêcher dans un Chantier, la nuit, après une journée de marche, au vent, à la *pourriture*, par un froid de 20 ou 25 degrés, n'ayant pour chaire que vos deux jambes, pour nef, qu'un espace embarrassé de 18 à 20 pieds quarrés, pour auditoire une poignée de jeunes gens, pour route, on sait que ce n'est point de gothique, pendant que vous gélez aux pieds, frissonnez des reins, et brûlez au visage !... Oui mon cher père, nous prêchons dans ces cabanes ! Ça vous surprend peut-être, ça paraît même impossible ! mais la charité et la religion, qui nous amènent auprès de ces jeunes gens, savent aussi nous inspirer des sentimens, des paroles propres à les toucher et à les convertir. Je pourrais même dire que nous sommes éloquens : nos paroles sont celle du Bon Pasteur retrouvant sa brebis....

Après cette instruction, la prière du soir est immédiatement suivie d'un examen détaillé sur les commandemens.

Ce dernier exercice achève ordinairement de les gagner à Dieu. Nos jeunes gens ainsi préparés, on se met au confessionnal, d'où on ne sort que lorsque tout le monde est passé ; c'est ce qui termine notre journée.... Nous gagnons alors le lit. Il est le même que celui du missionnaire sauvage.... C'est un de nos jeunes gens qui nous cède son grabat. Après une journée si bien employée, le sommeil est doux et paisible, seulement un peu court... A quatre heures et demie, ou cinq heures et demie le plus tard, il faut se lever après un repos de trois heures au plus. La toilette terminée, nous dressons l'autel, puis se fait la prière à la suite de laquelle on chante des cantiques jusqu'à la messe.

Ces jeunes gens qui généralement étaient il n'y a que 3 ans, l'objet du dégoût et de mépris public dans Québec, Montréal et Bytown ; ces jeunes gens que l'on croyait presque incapables d'amendement, vous eussent bien édifiés, mon cher père, durant le saint sacrifice, par leur tenue recueillie et modeste. Dans les beaux cantiques qu'ils chantaient au Dieu de miséricorde, leurs voix avaient quelque chose de touchant et de solennel qui allait jusqu'au cœur. Mettez-vous à notre place, et faites-vous, s'il est possible, une idée de ce qui se passait dans notre âme, au moment si redoutable de l'élévation : nos jeunes gens humblement prosternés, le front jusqu'à terre, adoraient avec amour le Dieu trois fois saint, qui, peu de tems auparavant, était l'objet de leurs détestables blasphèmes.

Après la messe, nous leur donnons encore quelques avis sur la persévérance, l'économie chrétienne, et les moyens d'y parvenir, comme la tempérance, la fuite des occasions et la prière. Nous voyons avec plaisir la société de tempérance faire des progrès parmi nos jeunes gens. Si une certaine crainte de fausser leur promesse en retient encore quelques uns, ce n'est que le petit nombre ; encore ce petit nombre poussé par le désir de rentrer bientôt dans cette société, commence déjà à s'exercer à pratiquer la tempérance. Voilà, mon cher père, comme nous procédions dans tous les Chantiers, que nous avons visités durant les trois mois que dura notre mission. C'est un ministère assez singulier, comme vous voyez ; tous les jours nouveaux visages, nouvelles cabanes, nouveaux cœurs à soulager et à guérir. Il y aurait quelque chose d'accablant dans cette perpétuelle monotonie, si nous n'étions soutenus de la grâce et encouragés par la vue du bien qui s'opère. Car partout nos faibles efforts ont été couronnés des plus heureux succès ; pour vous en donner une idée, qu'il me suffise de vous dire que dans un Chantier composé de quarante-trois jeunes gens, que nous avons visités en montant, à notre retour, trente-sept eurent le bonheur de participer à la

communion. Ces grâces, qui sont certainement extraordinaires, s'expliquent facilement, quand on connaît les généreux sacrifices qu'ils ont mérités. Plusieurs de ces jeunes gens ont fait quelquefois des cinq et des sept miles après leur journée, pour avoir la consolation de voir le prêtre et de recevoir ses charitables conseils, dix-huit d'entr'eux ont marché quinze miles par des chemins affreux et une pluie battante pour venir nous trouver, et passer une partie du dimanche avec nous. Qu'on apprenne donc à mieux juger nos jeunes gens de Chantiers, et à leur porter un intérêt qu'ils méritent sous tant de rapports. S'ils ont leurs défauts, il faut avouer qu'ils ont aussi à un degré bien éminent la foi et la bonne volonté.

Il y a bien, à la vérité, parmi eux, comme partout ailleurs, quelques brebis galeuses, qui se mettant peu en peine de leurs intérêts spirituels, refusent de profiter des grâces qu'on leur porte ; mais elles sont clair semées : en core les exemples de leurs compagnons, le dévouement tout désintéressé du missionnaire, et plus que tout cela la grâce et le misérable état de leurs consciences en désordre les ramènent bientôt à des sentimens plus chrétiens ! En voici un exemple, entre plusieurs que je pourrais vous citer. Au Lac des Chênes, nous avions donné rendez-vous à plusieurs jeunes gens, chez un habitant des environs. La nuit, tout le monde, docile à notre invitation, s'étant rendu au lieu désigné, au nombre de quarante-cinq à cinquante ; parmi eux un homme approchant la quarantaine, attirait surtout mon attention. Sa taille était haute et ses traits assez réguliers ; mais sa figure portait une expression de trouble qui nous disait ce qui se passait dans sa pauvre âme. Nous lui touchons la main ; elle était sèche et glacée. Pendant que ses compagnons nous témoignent la joie qu'ils éprouvaient de nous voir...., cet homme était sombre et rêveur, on eut dit que notre présence était insupportable. A l'heure du souper, nous passons dans l'appartement voisin ; notre malheureux, muet jusqu'alors, va ouvrir la bouche et parler.... Mais pourquoi ? Pour s'unir à ses compagnons, et bénir le ciel qui nous a conduits au milieu d'eux ? Mais non ; depuis bien longtems sa langue, habituée à ne proférer que des malédictions, ne sait plus bénir son Dieu et le remercier de ses bienfaits. Sera-ce en qualité de plus ancien ; pour encourager les autres et les porter à profiter de toutes les grâces que le ciel leur envoie ? Les grâces du ciel ? il s'est fait une habitude de les mépriser, et tout ce qui lui rappelle le souvenir de Dieu et de la Religion a été depuis longtems l'objet de ses plus sales plaisanteries. Aussi, ce malheureux n'ouvre-t-il la bouche que pour prononcer les plus horribles blasphèmes contre Dieu, contre Jésus-Christ, en nous donnant tous au diable, et lui-même, bien entendu, par-dessus le marché. Notre retour arrêta sa langue coupable. Malheureusement nous n'avions pas entendu ces horreurs. Nous continuâmes à le traiter avec la même bonté que les autres. Le moment des confessions arrivé, notre blasphémateur se retire à l'écart, et ne paraît plus le reste de la veillée. Son tour arrive de se confesser ; il refuse de le faire. Mais, mon Dieu, pourtant, ça lui aurait fait tant de bien ! Je vais le trouver ; je lui parle avec force.... "Mon état est trop affreux, me dit-il, en jetant sur moi un regard abattu ; vous en auriez horreur !" Je m'efforce de lui prouver le contraire ; je lui rappelle surtout les miséricordes de Dieu. Il ne me répond rien. "Est-ce que mes paroles vous fatiguent," lui dis-je alors un peu ému. "Au contraire, mon Père, je sens qu'elles soulagent mon âme ; mais pour me confesser aujourd'hui, je ne puis m'y résoudre." Voyant alors que je ne gagnais rien sur le cœur de cet infortuné, je le quittai. En repassant au même endroit, un mois et demi plus tard, il n'y était plus. Après avoir édifié pendant un mois ses compagnons, par la suite sa paroisse, ce qui les avait scandalisés auparavant, il était parti pour de tout afin de s'y fixer et d'y travailler à son salut.

Pour ceux qui, malgré tout ce qu'on peut dire, s'obstinent à mépriser les grâces du ciel, ou ils sont frappés d'une manière tragique, ou Dieu, dans sa miséricorde, les poursuit tellement par les remords que, devenus insupportables à eux-mêmes, ils ne tarderont point à venir à récipiscence.

Voici un trait assez singulier que je tiens de plusieurs jeunes gens de la cabane où il a eu lieu. Je vous le donne tel qu'il m'a été raconté à moi-même. Dans un des chantiers que les missionnaires avaient visités, l'an dernier, il y eut un jeune homme, qui, refusant de se confesser, s'était plu à ridiculiser un de ses compagnons qui ne l'avait point imité. Les missionnaires partis, notre jeune esprit-fort attela ses chevaux et s'en va chercher une charge, assez loin du chantier. Parvenu à un petit lac qu'il lui fallait traverser, soit imagination, ou réalité, il entend une voix terrible qui semblait venir de l'autre côté, et qui s'adressait à lui. Surpris, il s'arrête, écoute, et cherche à s'expliquer ce que cela pouvait être. Ce fut en vain ; bref, il quitte tout, cheval, plançon, voiture, et à demi mort de peur, il arrive à la cabane, en disant qu'il avait vu le diable, qui voulait l'emporter. Son imagination, comme vous voyez, était bien frappée. Grâce à Dieu, ce fut pour son bien. Après une aussi copieuse digestion de force d'esprit, il se trouva soulagé. A compter de ce jour, ce fut un tout autre homme. Cette année, quand nous fûmes dans son chantier, il fut un des premiers à se confesser.

Avec tout autre, mon cher Père, je craindrais de n'avoir déjà été que trop long ; mais ce ne peut être le cas avec vous ; quelques charmes que vous ayez de vous livrer avec tant de facilité aux hautes études, dans cette belle France, d'où cependant nous espérons vous voir bientôt revenir, vous n'avez pas oublié la patrie ! Tout ce qui tient au Canada vous intéressera, et vous aimerez à connaître, jusque dans ses plus petits détails, l'histoire de notre mission.

Quelle ne fut point ma surprise de trouver, à près de 100 milles de By-